

Résumé

Vous résumerez en 100 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré. Vous distinguerez chaque tranche de 20 mots par une barre verticale et vous indiquerez le total exact de mots à la fin de votre résumé.

La catastrophe nucléaire de Fukushima apporte de l'eau au moulin des écologistes. Tant mieux, si cela permet d'approfondir le débat sur notre politique énergétique. Reste à ne pas oublier la double catastrophe naturelle (le tremblement de terre, le tsunami), qui fit beaucoup plus de morts, en tout cas pour l'instant, et sans laquelle l'autre catastrophe n'aurait pas eu lieu.

Qu'une centrale nucléaire puisse être dangereuse, nul ne peut plus l'ignorer. Mais que la nature soit bonne, qui peut encore y croire ?

J'y pensais lors de l'Université de la Terre, qui s'est tenue à Paris, dans les locaux de l'Unesco. J'y participais à une table ronde avec le très charmant et très charismatique Pierre Rabhi, agriculteur et écrivain, l'un des prophètes de l'agroécologie et de la décroissance. Car que dit-il ? D'abord, en guise d'introduction, que l'appellation «Terre-Mère» n'est pas une métaphore mais une vérité objective. Cela me laisse songeur. Car la maternité, au sens strict, ne peut exister qu'à l'intérieur d'une même espèce : la mère d'un poulain est forcément une jument, la mère d'un humain forcément une femme. Or c'est ce que la Terre ne saurait être. Qu'en conclure, sinon que l'expression «Terre-Mère» n'est pas à prendre au pied de la lettre, bref qu'elle constitue, exactement, une métaphore ?

Reste à savoir si la métaphore est juste... Que nous soyons tous, en un certain sens, nés de la terre, c'est une évidence (homme, dans les langues latines, a la même étymologie qu'humus, qui signifie la terre). Sauf que la mère nourrit ses petits, alors que nous nous nourrissons, par le travail, à partir de la terre. Et sauf surtout que les mères aiment ordinairement leurs enfants, alors que la terre, d'évidence, et qu'on l'écrive avec ou sans majuscule (que le mot désigne la planète ou la terre végétale), ne nous aime pas. C'est le fond du débat, qui rend la notion de « Terre-Mère » quelque peu embarrassante ou suspecte. Ce qu'on y gagne en émotion, en sensibilité, en rêverie poétique ou mystique, je crains qu'on ne le perde en précision, en rigueur, en lucidité. Si la terre était vraiment nourricière, aurions-nous eu besoin d'inventer l'agriculture ?

Si elle nous aimait, si elle nous protégeait, nous éduquait, comme fait une mère digne de ce nom, aurions-nous eu besoin d'inventer la civilisation, les sciences, le progrès ? C'est le danger d'une certaine écologie radicale : à force de célébrer la nature et d'accabler nos sociétés techniciennes et marchandes, on laisse entendre que c'était mieux avant, que le progrès n'est qu'un leurre, que l'humanité fait fausse route depuis deux siècles (la révolution industrielle), voire depuis dix mille ans (la révolution néolithique). Quoi de plus réactionnaire ? Et quoi de plus décourageant pour nos jeunes gens ? C'est laisser entendre qu'on s'est battu, depuis des siècles, pour rien. J'y vois une espèce d'utopie inversée.

Je force le trait ? Guère. Un de mes amis écologistes, qui a écrit un beau livre sur Rousseau, m'expliquait il y a peu que la décadence avait commencé dès la révolution néolithique, lorsque l'humanité passa d'une économie de prédition (la chasse, la cueillette), comme telle respectueuse de l'environnement, à une économie de production (l'agriculture, l'artisanat, plus tard l'industrie), qui a le tort de vouloir transformer la nature, au lieu de la

laisser tendrement, comme l'enfant fait avec sa mère, nous nourrir... J'imagine que Pierre Rabhi ne va pas aussi loin, mais il avance (ou plutôt il recule) vers la même direction, qui est celle de la bonne nature et des mauvaises techno-sciences. Et de nous expliquer qu'il faut revenir à une agriculture plus proche de la vie et de la « Terre-Mère » laquelle réussirait, mieux que l'agriculture d'aujourd'hui, à nourrir les humains. Sur ce dernier point, je laisse s'exprimer les spécialistes. Sur l'idéologie sous-jacente à ce programme en revanche, j'ai plus que des doutes : je suis convaincu que c'est un contresens sur la nature, donc aussi sur l'humanité qui en fait partie et ne cesse – c'est ce qu'on appelle la culture – de s'en distinguer. La nature n'est pas Dieu : on a non seulement le droit mais le devoir de la transformer.

Sauver la planète ? C'est devenu une tâche urgente, et la seule façon de sauver l'humanité. Mais nous aurons besoin pour cela de davantage de science, de davantage de technique, de davantage de progrès, et non de je ne sais quelle nostalgie d'une nature prétendument maternelle, qui déclenche aveuglément les tremblements de terre et les tsunamis.

Tribune publiée dans la revue *Challenges* en avril 2011 par André COMTE-SPONVILLE

Dissertation

André Comte-Sponville déclare dans la revue Challenges, en avril 2011 : « La nature n'est pas Dieu : on a non seulement le droit mais le devoir de la transformer. » Votre lecture du roman de Jules Verne Vingt mille lieues sous les mers confirme-t-elle cette affirmation ?